Un libertin dans l'Inde moghole. Les voyages de François Bernier (1656-1669), Introduction de F. TINGUELY, Édition intégrale préparée par F. TINGUELY, A. PASCHOUD & CH.-A. CHAMAY, Paris : Chandeigne, 2008.

Dessalines, G. POITRY, Lausanne – Montréal : Éditions d'en bas – Éditions Mémoire d'encrier, 2007.

Pris en tenaille entre politique et soufisme, un prince moghol en déroute, Dara, croise en 1659 la route d'un médecin français, François Bernier. Il l'engage pour soigner l'une des femmes de son harem, et le médecin se fera chroniqueur du grand empire musulman de l'Inde.

Balançant entre relativisme culturel et quête de lois universelles, Bernier laisse aussi poindre son nez de libertin, dénonçant les dimensions superstitieuses de toute religion, y compris le christianisme. C'est à propos des fakirs, des brahmanes et des Védas que s'exprime le mieux son point de vue flottant. Si les premiers forment une « impertinente et idolâtre canaille », les deuxièmes pratiquent des ablutions qu'il leur serait bien difficile, commente Bernier, d'accomplir ailleurs : « Quand je leur disais sur cela que dans les pays froids il serait impossible d'observer leur loi pendant l'hiver, ce qui était un signe qu'elle n'était qu'une pure invention des hommes, ils me donnaient cette réponse assez plaisante : qu'ils ne prétendaient pas que leur loi fût universelle ; que Dieu ne l'avait faite que pour eux et que c'était pour cela qu'ils ne pouvaient pas recevoir un étranger dans leur religion ; qu'au reste ils ne prétendaient point que la nôtre fût fausse ; qu'il se pouvait faire qu'elle fût bonne pour nous et que Dieu pouvait avoir fait plusieurs chemins différents pour aller au ciel, mais ils ne veulent pas entendre que la nôtre, étant générale pour toute la terre, la leur ne peut être que fable et que pure invention » (p. 327).

Plus loin il compare les *deüta* — les divinités indiennes — aux *numina* mais, se référant au père Roth, jésuite allemand et missionnaire en Agra, tente de concilier la sainte Trinité et les dix « incarnations » ou avatars de Vishnu. Et il conclut : « Il y en a eu quelques-uns, et des plus doctes, qui m'ont avoué franchement qu'il n'y avait rien de plus fabuleux que toutes ces incarnations et que ce n'était que des inventions de législateurs pour retenir les peuples dans quelque religion, et que quand même cela aurait été, supposant ce fondement qui leur est commun, que nos âmes fussent des portions ou portioncules de la divinité, on s'en devrait moquer en bonne philosophie sans en faire des mystères de religion, puisqu'à l'égard de nos âmes nous serions Dieu, et qu'au fond ce serait nous-mêmes qui

nous serions imposé des cultes de religion, des métempsycoses, des Paradis et des Enfers, ce qui serait ridicule » (pp. 330-331).

Le voyage que nous propose Guy Poitry est lui romanesque. Il s'agit aussi d'une rencontre entre deux cultures très différentes ; c'est en Haïti celle d'un libraire vaudois, Alfred, et du père de l'indépendance haïtienne, Jean-Jacques Dessalines.

Nous sommes en 1802, et Alfred envoie des lettres à sa nièce âgée de quelques années et restée au pays, exprimant sa nostalgie d'un « âge très ancien, tout fait de cruauté » et s'opposant à la monotonie des gestes et au poids des habitudes du Pays de Vaud, qu'il a laissé occupé par les Bernois. Cet Alfred-là a quelque chose d'un autre Alfred, l'ethnologue lausannois Alfred Métraux, grand épistolier et grand connaisseur du vaudou, nostalgique du néolithique et éternel exilé. De vaudou pour le libraire Alfred, pourtant, point : « il n'a jamais tenté de se mêler à un culte vaudou dont on parle tant », sinon la consultation d'une mambo pour la maladie, réelle ou imaginaire, dont il souffre ; Dessalines professe la même méfiance pour le culte. Mais il se souvient des « vaudaizes, qui étaient nos sorcières à nous », au Pays de Vaud où la religion officielle était « comme un emploi du temps » avec son culte du dimanche. Observateur du retour au chaos primordial que constitue la lutte pour l'indépendance en Haïti, Alfred y participe de moins en moins : au fur et à mesure que Dessalines marche à grands pas vers le pouvoir, lui perd l'usage de ses jambes.

Le temps véritable d'Alfred, c'est la « page » où, comme sur le terrain de l'île, se mêlent le noir et le blanc. Mais ses lettres, à quelques exceptions près, sont citées au style indirect, comme avec un « regard éloigné ». Reconstruites par ceux qui les ont reçues ou ceux qui les liraient maintenant, elles prennent parfois des accents ramuziens pour parler de l'esclavage et de la guerre :

> Haïti. Certains affirment que cela veut dire la fleur ; d'autres, la montagne ; les deux sens plaisent à Alfred, ils n'en font d'ailleurs peut-être qu'un. Et ce n'est pas un nom français ; et ça ne renvoie à aucun saint : une cassure d'avec le passé récent [l'ancienne Saint-Domingue] ; et un pont vers un en deçà bien plus lointain. Par le biais d'un mot indien qui ne réfère pas aux hommes, qui ne dit nulle mainmise d'un peuple ou d'une religion sur cette île, qui paraît ne prêter attention qu'à la nature « en ce qu'elle a de pérenne ou de fragile ». Mais dans une langue qui rend indirectement hommage aux disparus ; comme un geste d'amour pour ceux qui ne sont plus, mais dont on perpétuera le souvenir sur cette terre où ils ont vécu (p. 151).

ALAIN MONNIER